Document généré le 6 août 2025 23:17

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Essais

Numéro 70, printemps 1998

URI : https://id.erudit.org/iderudit/19256ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

(1998). Compte rendu de [Essais]. *Nuit blanche*, (70), 53–65.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LE THÉÂTRE EN FRANCE DES ORIGINES À NOS JOURS

Sous la dir. d'Alain Viala
Presses Universitaires de France, Paris, 1997, 503 p. ; 41,60 $

Professeur à l'Université de la Sorbonne-Nouvelle, Paris III, Alain Viala a publié divers textes sur Racine, sur l'écrivain au XVII[e] siècle et autres essais. Sa dernière parution fait appel à diverses collaborations : des professeurs, des maîtres de conférence, français et britanniques, y ont travaillé avec un metteur en scène qui, par son expérience professionnelle, offre sa vision de la dramaturgie contemporaine et celle de ses pairs.

Cependant, qu'apporte comme informations nouvelles ***Le théâtre en France des origines à nos jours*** ? Cet ouvrage n'analyse pas une thématique ou un siècle en particulier comme de nombreux écrits parus depuis 1980, il parcourt toutes les époques et il montre l'évolution du théâtre et sa réception auprès du public. Il offre à l'érudit, au littéraire ou à l'étudiant en arts ou en histoire une source de renseignements intéressante et abondante sur le contexte historique, sur les mentalités, sur les lieux, sur les dimensions des salles, sur les pièces de théâtre et sur les revendications des dramaturges célèbres ou peu connus. Le terme « théâtre » est défini avec précision et renvoie aux notions de mimésis et d'illusion d'Aristote et de Platon. Nous apprenons que le jeu des acteurs à la Renaissance n'est pas uniquement basé sur la déclamation, car l'auteur indiquait de nombreuses didascalies que l'éditeur modifiait ou négligeait de reproduire. Le Grand Siècle montre l'engouement du public pour le théâtre qui s'institutionnalise. La Querelle des Anciens et des Modernes, longuement analysée, apporte enfin des détails trop souvent survolés dans d'autres recueils. Le théâtre au siècle des Lumières atteint son apogée et s'installe en province. L'époque suivante cherche à éduquer la population et à valoriser une esthétique nouvelle. Le débat théorique de Victor Hugo sur l'esthétique du drame est clairement expliqué et montre les bouleversements qu'il créa chez les auteurs, les metteurs en scène et les acteurs. Le théâtre du XX[e] siècle profite des innovations à leur tour dépassées par d'autres créations. L'essai propose des illustrations de décors et de costumes, des vues du public, ce qui donne un cachet supplémentaire à ce savoir encyclopédique. Le perfectionnisme touche aussi la facture du livre lui-même qui permet au lecteur de feuilleter à loisir les 500 pages de ce collectif. Indispensable.

Christine Fouchault

LA MÉMOIRE SANS FRONTIÈRES

ÉMILE OLLIVIER, NAÏM KATTAN ET LES ÉCRIVAINS MIGRANTS AU QUÉBEC

Louise Gauthier
IQRC / Presses de l'Université Laval, Sainte-Foy, 1997, 143 p. ; 19,95 $

S'appuyant sur bon nombre de travaux dans le domaine de la sociocritique (Bourdieu, Angenot, Robin, essentiellement) et de l'esthétique de la réception (Jauss, Iser), Louise Gauthier tente de cerner le phénomène de la littérature migrante au Québec ; elle illustre son propos par une lecture attentive et minutieuse de deux romans : ***Passages***, d'Émile Ollivier (1991), et ***La fiancée promise***, de Naïm Kattan (1983). Les sous-titres de chapitres orientent le lecteur : ainsi, tandis que l'auteur d'origine haïtienne est un « voyageur sans retour », Naïm Kattan, né à

Bagdad, se meut « entre la mémoire et la promesse ». Pour le premier, son passage au Québec – n'oublions pas que le toponyme signifie justement, en iroquois, « passage » – n'est qu'une étape sur la route du retour au pays natal, un accident de parcours. Le second a fait un choix délibéré : dès les débuts de sa carrière littéraire, il a opté de s'intégrer à la littérature québécoise. Les raisons qui ont déterminé le choix du français comme langue d'écriture reflètent l'histoire des pays d'origine : pour les deux écrivains, le français était la langue de la libre expression. L'un comme l'autre se disent écrivains de langue française qui parlent d'une mémoire créole ou arabe. Ce qui les distingue, c'est plutôt certaines caractéristiques, le ton, la musique de la langue de chacun, châtiée, presque austère chez Kattan, fortement métissée chez Ollivier. Le grand mérite de cet essai rigoureux se situe à deux niveaux. L'auteure clarifie d'abord non seulement ses repères théoriques (champ / institution) donnant une définition de la littérature migrante, mais elle se pose (avec Régine Robin) des questions quant à la « mémoire » qui habite les auteurs étudiés. Dans un premier temps, elle cerne la mémoire culturelle ou *générationnelle*, qui n'est pas mémoire de groupe au sens identitaire du terme, pour ensuite sonder la mémoire collective, par laquelle un groupe interprète son passé. D'où deux types d'auteurs migrants : les uns, comme Naïm Kattan, choisissent définitivement l'exil et adoptent la culture d'accueil lui offrant leurs valeurs d'origine ; les autres, forcés à un exil prolongé à l'instar d'Émile Ollivier, restent profondément ancrés dans leur culture d'origine, l'enrichissant par leur pratique du Québec. Par ailleurs, Louise Gauthier souligne les difficultés qu'éprouvent les écrivains migrants à se faire reconnaître : « On les publie, on leur accorde des comptes rendus, mais on ne les intègre pas entièrement, on ne les associe pas à la mémoire du peuple. » Tant que les canons d'un corpus littéraire sont dictés par des choix sélectifs et restrictifs, comme le souligne François Paré dans ***Les littératures de l'exiguïté*** (1992), la littérature migrante restera à l'écart de l'ensemble de la littérature du Québec. Louise Gauthier insiste avec raison sur la nécessité d'amener les lecteurs à s'ouvrir sur l'autre. Peut-être faudrait-il que son essai – qui pourrait très bien servir de paradigme à d'autres études sur une littérature désormais incontournable – soit lu par certains professeurs de littérature qui ignorent délibérément l'existence de cette *autre littérature*.

Hans-Jürgen Greif

RÉCIT D'UNE ÉMIGRATION

Mémoires

Fernand Dumont
Boréal, Montréal, 1997, 268 p. ; 25,95 $

« La poésie, c'est la raison amoureuse du monde, des pensées que l'on en forme. »

Fernand Dumont est mort le 1[er] mai 1997. Peu de temps auparavant, il a tenté de faire de l'ordre dans ses écrits et ses projets ; la maladie l'a cependant contraint d'écarter tous ses projets d'envergure. Intellectuel, créateur, écrivain, poète, Fernand Dumont était incapable de demeurer inactif, il a donc entrepris, malgré les traitements auxquels il était soumis, d'écrire ses mémoires. ***Récit d'une émigration*** est ainsi un parcours accidentel dans l'œuvre et dans la vie de

Fernand Dumont ; pour le lecteur, il pourrait devenir un parcours exemplaire menant à comprendre – et peut-être à partager – les motivations profondes, les réflexions et les interrogations de cet homme de culture, de ce *grand* Québécois.

D'aucuns l'ont déjà souligné, ce livre est une porte d'accès à la pensée de Fernand Dumont, mais plus encore à la source même de cette pensée. Un fil très mince relie chacune des œuvres de Fernand Dumont, autant ses essais sur la théologie et ceux sur sa foi que ses essais ou ouvrages théoriques sur la culture et la sociologie ou même que ses poèmes, et ce fil traverse aussi les tâches de l'enseignant et du chercheur, du sociologue et du citoyen impliqué qu'il a toujours été, parce que sa pensée a toujours traduit une préoccupation profonde : le passage de la culture populaire à la culture savante, puisque « [b]eaucoup d'entre nous, avant d'être des enfants du collège, étaient des enfants du peuple ».« Et c'est pourquoi ce qui avait été perdu en apparence est revenu sous une autre forme, exprimé, magnifié dans tant de chansons, de poèmes, de romans, de films, d'essais et même de théories créés par ceux de ma génération. Malgré tout, la béance entre la culture natale et la cité savante, des livres écrits ou laissés en plan ne peuvent la combler. Ils ont le mérite d'en faire problème. »

Ainsi, l'auteur nous convie à cheminer avec lui dans les dédales, souvent cachés, de la connaissance du monde et de la conscience de soi, du doute qui naît du savoir et de l'impossibilité parfois de rapatrier les traces de son enfance dans le réseau d'échanges intellectuels auquel nous nous intégrons. Ici, nous sommes témoins de la genèse d'une pensée, d'une réflexion qui aura des échos dans notre culture longtemps encore.

Ceux qui, à travers les biographies, cherchent les anecdotes et les scandales, les potins et secrets de toutes sortes, seront sûrement déçus par ***Récit d'une émigration***. Si Fernand Dumont accorde une certaine attention à sa jeunesse ou à quelques données factuelles de sa vie, ce n'est, en fin de parcours, que pour rendre hommage au peuple, au milieu ouvrier dont il était issu, ou pour saluer au passage les gens qui l'auront inspiré. Outre l'hommage qu'il rend à ses parents, à son père en particulier, les anecdotes se feront rares, ce qui contribue à faire de ***Récit d'une émigration*** un ouvrage de réflexion autant, sinon davantage, qu'une simple biographie. Il confirme que l'homme était véritablement un grand penseur, notre plus grand sans doute, et un poète dans l'âme : en fait, Fernand Dumont se révèle ici poète de la pensée.

Claude Paradis

LA NOUVELLE AU QUÉBEC
Sous la dir. de François Gallays et Robert Vigneault
Fides, Montréal, 1996, 265 p. ; 29,95 $

Le neuvième tome des « Archives des lettres canadiennes », qui est consacré à la nouvelle, est un outil de bonne qualité. Les deux éditeurs, François Gallays et Robert Vigneault, signent d'abord une « Présentation » éclairée décrivant notamment les principales caractéristiques du genre. Suivent trois études générales, bien documentées, sur la notion de recueil de nouvelles et sur l'autonomie de ces dernières, par André Carpentier et Denis Sauvé, sur l'historique de la nouvelle québécoise avant 1940, par Joseph-André Senécal, et sur le développement du sous-genre qu'est le fantastique, par Michel Lord.

Sept monographies se déploient ensuite qui donnent un aperçu significatif de la production du XX^{e} siècle. Sur le plan méthodologique, la thématique y domine. C'est le cas pour Neil B. Bishop, qui étudie l'œuvre d'Anne Hébert, et pour Michel Biron, qui examine celle d'Andrée Maillet. Estelle Dansereau et Jane Everett ajoutent pour leur part une approche narratologique au traitement des nouvelles de Madeleine Ferron et d'André Major. D'un œil avisé, Dominique Perron scrute quant à elle l'écriture de Marcel Godin.

Il faut en outre signaler les relectures stimulantes et novatrices des deux éditeurs. François Gallays nous invite d'abord à revoir les écrits d'Albert Laberge, non plus sous l'angle convenu du naturalisme, mais sous le signe du grotesque, dont il donne une définition opératoire. Puis, Robert Vigneault montre de façon convaincante l'intervention fréquente de l'essai dans les nouvelles de Gabrielle Roy : ces « harmoniques essayistes » donnent lieu à une manière de raconter que Robert Vigneault qualifie pertinemment de « contrepoint narratif ».

La « Bibliographie chronologique de la nouvelle au Québec (1900-1985) », par Josée Therrien, offre finalement un répertoire très élaboré d'œuvres et d'anthologies touchant non seulement la nouvelle mais aussi le conte, le récit court, la légende, ainsi que la littérature de jeunesse.

Bref, voilà un ouvrage utile que ce neuvième tome d'une collection que l'on suit avec attention depuis bientôt quarante ans.

Jean-Guy Hudon

HISTOIRE DE DIEU
Karen Armstrong
Trad. de l'anglais par Jean-Baptiste Médina
Seuil, Paris, 1997, 513 p. ; 47,95 $

L'histoire de Dieu, que voilà un projet ambitieux ! Une histoire qui coïncide avec le déclin des grandes mythologies au Moyen-Orient, à l'époque que les historiens ont qualifiée de « période axiale » (de 2 000 à 800 ans avant notre ère). C'est plus précisément l'histoire du Dieu des juifs, des chrétiens et des musulmans. Une histoire qui commence avec le Dieu des prophètes, auquel ces grands bavards imprécateurs prêtent leur voix, secouant un petit peuple vaincu et décimé, le pressant d'abandonner les autres dieux et lui promettant la victoire sous l'égide de Yahvé, le seul vrai Dieu.

S'ouvre alors l'ère des grands messagers, des prophètes juifs à Jésus et à Mahomet, de la naissance des grandes religions monothéistes qui ont de tout temps accusé les autres d'idolâtrie, alors qu'elles ont dressé la figure d'un dieu unique qu'il faut adorer à l'exclusion de tous les autres.

Karen Armstrong, qui a vécu l'expérience de religieuse catholique, se fait ici historienne pour dresser un tableau de 4 000 ans d'histoire religieuse, d'Abraham à nos jours. Son point de vue sur les religions est caractéristique de la mentalité anglo-saxonne pour laquelle la religion vise à améliorer la moralité et l'entraide entre les hommes ; cela explique sans doute le succès du livre en Angleterre et aux États-Unis.

Karen Armstrong met en place, assez librement, un système d'explication structuraliste, où les phénomènes religieux se reproduisent à des époques correspondantes, se référant presque uniquement,

pour les importantes catégories du sacré et du numineux, à Rudolf Otto (*Le Sacré*, 1917). C'est un peu court ; tout ce qui est spécifiquement sacré se dilue dans des considérations culturelles, morales et sociales. L'aspect métaphysique proprement dit est à peine esquissé, même si Karen Armstrong affiche nettement une préférence pour l'expérience mystique. Elle emprunte d'ailleurs à ibn Arâbi, un maître islamique soufi révélé à l'Europe par Henri Corbin, la théorie de l'imagination créatrice pour expliquer la relation entre le dévot et son Dieu.

L'histoire de Dieu, grâce à une recherche fouillée et bien documentée, offre un instrument très utile à ceux qu'intéresse l'étude du sentiment religieux. Sa seule faiblesse tient au traitement accordé au bouddhisme et à l'hindouisme qui sont évoqués, par des allusions hâtives, à travers quelques sources trop générales. Il est d'ailleurs courant dans ce genre de livres de traiter avec une certaine légèreté les traditions orientales, qu'il serait dès lors préférable d'ignorer complètement.

Le livre est réparti commodément selon les grands courants et leurs époques : le Dieu des juifs, le Dieu des chrétiens, le Dieu de l'Islam, le dieu des philosophes et des réformateurs, jusqu'au déclin religieux du siècle dernier et à « la mort de Dieu ».

Puis, délaissant la neutralité objective de l'historienne, Karen Armstrong termine son exposé par une invitation à retrouver le véritable sentiment religieux, comme « une expérience subjective, secrètement vécue par l'homme au plus profond de son être ».

Jean-Claude Dussault

LE MONDE EST MA TRIBU
Guy Sorman
Fayard, Paris, 1997, 480 p. ; 39,95 $

Le monde est ma tribu est un livre érudit, bien écrit, intelligent et apparemment de son temps. Alors pourquoi sa lecture nous donne-t-elle si souvent l'impression de superflu, d'inutilité ? Ce plaisir manqué est-il dû aux insuffisances du lecteur ou à celles de l'auteur ?

La quatrième de couverture campe l'auteur parmi les Savonaroles de l'américanité. On aurait pu s'attendre à une charge franco-française contre l'impérialisme américain qui, faute de renouveler le genre, aurait pu, à tout le moins, faire les délices des américanophobes qui sont légion. Mais ô surprise, voilà que nous lisons un plaidoyer – qui n'ose pas dire son nom – tout en nuances sur les vertus de la libre entreprise dont les Américains sont actuellement les plus éminents représentants. Le fond de la thèse de Guy Sorman repose sur l'idée que la prééminence de la culture américaine – lire la liberté de marché et la révolution des technologies de communications – n'est que le triomphe du pragmatisme sur certaines des utopies les plus désastreuses de notre époque. Les économies d'État ou les intégrismes religieux, par exemple.

Ni pamphlétaire, ni polémiste, Guy Sorman a choisi de faire la démonstration, souvent à partir d'une bonne documentation historique, que ces utopies sont des culs-de-sac. L'auteur défonce ici beaucoup de portes ouvertes. Faussement ingénu, bloc-notes en main, il refait la route qui mène au Graal de la vérité en visitant quelques contrées qui contredisent en apparence son parti pris pour ce qu'il appelle – sans dérision – le « Mc Monde » : Corée du Nord, Chine, Russie, Turquie, etc.

À la manière d'un Candide des temps modernes, l'auteur revisite quelques-uns des points de fracture où l'homme s'est beaucoup opposé et s'oppose encore aujourd'hui à son semblable. Dans ces contrées en proie à des turbulences idéologiques parfois violentes, notre voyageur évalue les chances des cultures locales de générer des modèles économiques et sociaux susceptibles de faire échec à l'apparent nivellement qu'entraînent le capitalisme et la dissémination planétaire des idées. Au terme de son voyage, notre pèlerin constate – quelle trouvaille – que l'avenir est plutôt du côté de l'adaptation que du côté du refus sectaire.

Guy Sorman nous fait abondamment la démonstration que ni l'histoire ni la culture ne sont des déterminismes et que seuls sont invariants les besoins élémentaires des humains que ces derniers sacrifient aux dieux du Gange, à Mahomet, à Marx ou à Jésus-Christ.

Fallait-il pour cela un livre de plus de près de 500 pages ?

Yvon Poulin

LE MIROIR DE L'ÂME
Georg Christoph Lichtenberg
Trad. de l'allemand et préfacé par Charles Le Blanc
José Corti, Paris, 1997, 621 p. ; 49,95 $

Georg Christoph Lichtenberg (1742-1799), professeur de mathématiques et de physique à l'université de Göttingen, une des figures les plus célèbres du siècle des Lumières en Allemagne (« Aufklärung »), n'a pas créé de système scientifique ni achevé un seul de ses projets littéraires. Pourtant, le verbe décapant, la pensée incisive de ce nain bossu, dont les modèles furent Jonathan Swift, Laurence Sterne, Henry Fielding, ont tenu en haleine les cours de Göttingen et de Londres où il fut l'invité d'honneur du roi George III. Dès 1765, il commence à noter, apparemment pêle-mêle, ses observations dans des « cahiers de brouillons » (« Sudelbücher ») qui reflètent son lent détachement du piétisme allemand et son vif intérêt pour la psychologie de l'être humain, marquant ainsi un glissement du domaine religieux vers celui de la science. Par sa pensée, par son style de vie aussi, Georg Christoph Lichtenberg s'est perçu lui-même comme un outsider de la société (sa maîtresse fut une fillette de 13 ans) ne cherchant pas, comme Johann Joachim Winckelmann, l'idéal humain, ou encore, comme Johann Kaspar Lavater dans ses études de physiognomonie, ses tares et faiblesses. Il se décide résolument pour l'être humble qu'il tente de comprendre, sans vouloir édifier ses aphorismes dans un système, procédé si cher aux Lumières.

De quelque 8000 aphorismes, Charles Le Blanc en a choisi plus de 2000, dans une traduction basée sur l'édition de Wolfgang et Barbara Promies (Hanser, Munich, 1974). L'introduction à l'ouvrage, retraçant l'itinéraire spirituel de Georg Christoph Lichtenberg, rend compte de ses combats : contre l'intolérance, le fanatisme, le sentimentalisme, pour la science, mais contre l'érudition abrutissante, « l'art suprême de la dissimulation, malgré les abondantes notes en bas de pages », impliquant l'oubli de l'homme, le réduisant à l'état d'objet. Les chapitres sur la pensée philosophique de Georg Christoph Lichtenberg et sa perception de la religion sont particulièrement lumineux : ils situent Georg Christoph Lichtenberg par rapport à Kant et Spinoza, au libre arbitre, à son déisme rationaliste par lequel il s'efforce de rendre les dogmes compréhensibles et acceptables pour la raison.

Le choix des aphorismes retenus, parfaitement justifié par le traducteur, et le ton dans lequel ils ont été rendus (un tour de force admirablement réussi), plongent le lecteur dans l'atmosphère du XVIII^{e} siècle tout en conduisant à la modernité et aux éternelles questions sur la complexité de

l'homme et la quête de la vérité. « Il est vrai que nous ne brûlons plus les sorcières mais, en revanche, nous brûlons toute lettre contenant une vérité cinglante. »

Hans-Jürgen Greif

CENSURE ET LITTÉRATURE AU QUÉBEC
LE LIVRE CRUCIFIÉ 1625-1919
Pierre Hébert, avec la collaboration de Patrick Nicol
Fides, Montréal, 1997, 294 p. ; 29,95$

Faisant œuvre de pionnier, Pierre Hébert présente un « historique des [principaux] cas » de censure cléricale de l'imprimé au Québec. Ces jalons d'histoire proviennent essentiellement du « dépouillement systématique » des mandements, lettres pastorales et circulaires des évêques de Québec et de Montréal. Pierre Hébert couvre plus de trois siècles d'histoire, soit de 1625 (date de la censure du pamphlet ***L'anti-coton***) au début des années 1920 : la justification de cette borne temporelle terminale ne convaincra sans doute pas tout le monde, mais Pierre Hébert annonce déjà un deuxième tome à son étude.

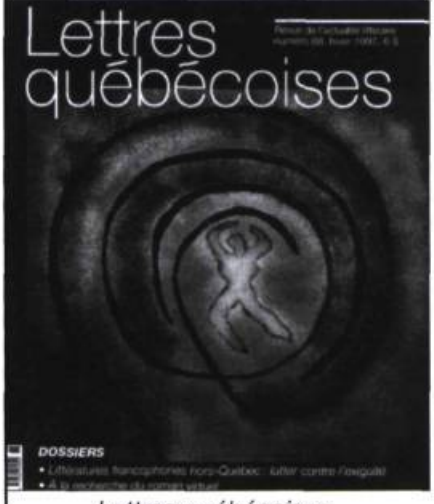
À l'interdiction des romans ***Marie Calumet***, ***La Scouine*** et ***Le débutant***, et à la condamnation des journaux ***La Gazette littéraire*** (en 1779), ***Le Canadien*** (en 1810), ***Le Pays*** (en 1860 et 1913), ***L'Électeur*** (en 1896) et ***Les Débats*** (en 1903), s'ajoutent les interventions cléricales dans ce qu'il est convenu d'appeler « l'affaire Tartuffe » (en 1694), « l'affaire

du Théâtre de société » (en 1789-1790), « l'affaire Guibord » bien sûr (de 1869 à 1875) et la surprenante affaire de ***Canada-Revue*** (1892-1894), en passant par la prohibition des publications de Louis-Antoine Dessaulles, ***La grande guerre ecclésiastique*** (1873), et, surtout, de Laurent-Olivier David, ***Le clergé canadien, sa mission, son œuvre*** (1896). Notons en passant qu'en dépit du nombre impressionnant de mises en garde contre les mauvaises lectures et de recommandations en faveur des bonnes, trois livres seulement ont connu au Québec la suprême censure romaine de « l'Index » : l'***Annuaire*** de 1868 et de 1869 de l'Institut canadien de Montréal et l'ouvrage ci-haut mentionné de Laurent-Olivier David.

Dans ce contexte, on eût aimé que Pierre Hébert accordât une place plus importante au journaliste Arthur Buies, à qui on ne fait que de brèves allusions. D'autres cas, également, sont uniquement répertoriés dans le tableau des « interdictions religieuses », en introduction. « Conscient [...] des limites de [son] étude », Pierre Hébert jette néanmoins sur son sujet un regard analytique crédible et cohérent illustrant les moments forts d'une censure proscriptive et prescriptive, qui atteignit l'apogée de sa puissance entre 1880 et 1896.

Jean-Guy Hudon

Lettres québécoises
la revue de l'actualité littéraire



Lettres québécoises,
une revue entièrement consacrée à la littérature québécoise depuis plus de 20 ans.

1 AN / 4 NUMÉROS (T.T.C.)		2 ANS / 8 NUMÉROS (T.T.C.)		3 ANS / 12 NUMÉROS (T.T.C.)	
INDIVIDU	INSTITUTION	INDIVIDU	INSTITUTION	INDIVIDU	INSTITUTION
Canada 20 $	Canada 25 $	Canada 35 $	Canada 45 $	Canada 50 $	Canada 70 $
Étranger 25 $	Étranger 30 $	Étranger 45 $	Étranger 55 $	Étranger 70 $	Étranger 80 $

Nom
Adresse Ville
Code postal Tél.
Ci-joint : ☐ Chèque ☐ Mandat postal
☐ MasterCard ☐ Visa
No Exp.
88 Signature Date

RETOURNER À : *Lettres québécoises*, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Tél.: (514) 525-9518 • Téléc.: (514) 525-7537

LE BIEN ET LE MAL
LETTRES IMMORALES D'ALLEMAGNE ET DE FRANCE
André Glucksmann
Robert Laffont, Paris, 1997, 327 p. ; 36,95 $

Qui se souvient de l'essai ***Les maîtres penseurs*** paru en 1977 ? Un livre choc qui allait mettre au monde une génération de « nouveaux philosophes ». Un livre choc qui renvoyait le marxisme contre le mur de Berlin, qui chambardait notre vision historique et qui bouleversait les esprits.

Depuis, André Glucksmann a mené sa carrière de penseur. Ses livres ont eu un peu moins de retentissement, mais un livre de philosophie ne doit pas toujours être une bombe dans le milieu intellectuel ou ailleurs. Il est même préférable parfois d'interroger *sagement* l'univers.

« Seule la pierre est innocente, avait formulé Hegel. Péguy réitéra : mains blanches, pas de mains. » L'essai ***Le bien et le mal*** cherche justement à comprendre comment, dans une culture particulière, on arrive à penser le mal et même à le commettre.

Pour bien saisir cet essai, il faut bien lire sa dédicace. Une vie s'étend dans le siècle et dans l'espace européen. Un philosophe naît à Paris, mais il a aussi des origines juives, allemandes et viennoises.

André Glucksmann s'écrit des lettres. Il est parfois un Français qui écrit à un Allemand ou un Allemand qui écrit à un Français. Il vit avec ses cultures multiples. Georg Wilhelm Friedrich Hegel et Goethe qui rencontrent Jean Racine et René Descartes.

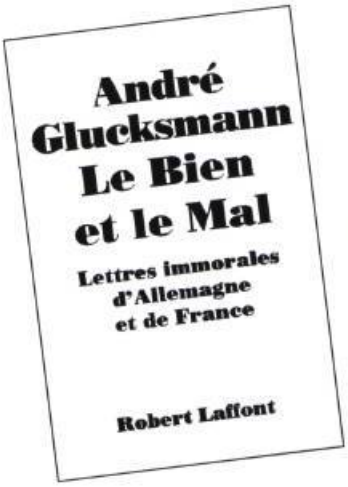
Tout ce monde tente de penser le mal. Un philosophe fait tomber tous les murs et exige que tous les penseurs en lui instaurent un dialogue ouvert.

La réconciliation est-elle seulement possible ? Surtout lorsque le mal guette sans cesse chacun d'eux. Le mal de deux guerres. Le mal fait. Les camps et les mensonges. Le Bien et le Mal qui se parlent enfin ?

Un essai qui suppose de l'attention de la part du lecteur. Si vous n'avez pas lu récemment Racine, le philosophe vous en donnera peut-être le goût. « Quel rocker débridé arriverait en matière de blasphème à la cheville de Phèdre ? »

À lire lentement.

Marc Chabot



LE MONDE SUR LE FLANC DE LA TRUITE
Robert Lalonde
Boréal, Montréal, 1997, 194 p. ; 19,95 $

Ce « fantasque traité des quatre saisons », comme le qualifie lui-même Robert Lalonde, est un pur délice et je ne saurais en recommander la lecture assez chaleureusement. Au fil des jours, Robert Lalonde s'applique, dans ces notes sur l'art de voir, de lire et d'écrire, à prendre la mesure du temps afin de mieux cerner et comprendre le sens de l'existence et en apprécier ainsi la durée, l'étendue. Avec une générosité qui n'a d'égale que l'admiration qu'il porte aux écrivains qu'il affectionne, dont l'œuvre aura été déterminante sur son propre cheminement, Robert Lalonde nous fait également partager ses bonheurs de lecture passés et présents.

De Giono, Robert Lalonde répétera que l'auteur du ***Chant du monde*** lui a donné la permission d'écrire avec son âme, de tout écrire, sans constamment chercher à se censurer. D'Annie Dillard, une écrivaine américaine contemporaine qu'il nous apprend à découvrir, Robert Lalonde retient l'importance pour l'écrivain de se laisser imprégner de tout ce qui l'entoure, ces grandes et petites choses qui ne cessent de

l'interroger, de l'interpeller, voire d'ébranler ses certitudes. Sans cesse l'écrivain est en quête de prises sur le réel, de voies nouvelles qui élargiront notre vision du monde. Cette recherche est par essence multiforme, déroutante en ce qu'elle fait appel à des modes de connaissance qui reposent autant sur des données objectives que perceptuelles. Le monde sur le flanc de la truite, auquel fait écho le titre, n'est autre, comme l'écrit Robert Lalonde, que « le monde pour ainsi dire redonné, sens dessus dessous, recréé. Le monde revisité de la fiction. L'écho du monde, cette création à l'envers et qui me donne l'illusion d'engendrer à mon tour ».

Cette fascination qu'exercent sur lui les mots et leur extraordinaire pouvoir de dénomination, d'appréhension du réel, Robert Lalonde la doit aussi à Montaigne qui cherchait davantage à comprendre le monde dans lequel il vivait qu'à multiplier les explications qui, trop souvent, ne servent qu'à masquer notre ignorance. À Gabrielle Roy et à Flannery O'Connor, il ne cesse non plus d'être reconnaissant pour les percées que chacune d'elles aura su pratiquer à même le quotidien dont se nourrissent abondamment leurs œuvres. Et la liste continue, avec une générosité renouvelée à l'égard de chacun des écrivains avec qui il partage ce besoin de traquer le monde sur tous ses flancs. Un livre à garder à portée de la main.

Jean-Paul Beaumier

LE MOINE ET LE PHILOSOPHE
Jean-François Revel et Matthieu Ricard
Nil, Paris, 1997, 405 p. ; 39,95 $

C'est une aventure passionnante que ce long débat entre Jean-François Revel et son fils Matthieu Ricard, une rencontre entre l'Orient et l'Occident.

Jean-François Revel est philosophe, écrivain et journaliste ; Matthieu Ricard, devenu moine bouddhiste en 1979 et compagnon de voyage du Dalaï Lama, est un interlocuteur redoutable à l'esprit vif, passé maître dans l'art de la métaphore. Le lecteur assiste à un affrontement amical – le père servant souvent de faire-valoir au discours du fils – entre le scepticisme européen et la dévotion active orientale.

Revel tient pour acquis un fort potentiel de sympathie de la part des intellectuels français à l'égard du bouddhisme et tente d'approfondir la question auprès de son fils, à l'occasion d'une rencontre au Népal en 1996.

Le moine doit d'abord définir le bouddhisme. Une première question se pose : est-ce une religion ou une tradition métaphysique ? La question restera en suspens jusqu'à la fin où Revel tranche d'une façon très claire en déclarant que la « recherche de la spiritualité sans la transcendance n'est pas une démarche cohérente ». Et il poursuit : « Il y a deux types de sagesse. L'une [...] est fondée sur la conviction que l'on appartient

à un flux dont la vie actuelle n'est rien qu'une étape ; et l'autre, que j'appellerai une sagesse de la résignation [...], est fondée sur le contraire : le sentiment que cette vie bornée sera la seule ». Voilà le différend nettement résumé par le philosophe.

Le moine avait d'ailleurs dès le début expliqué que le moi se dissout dans un flot de conscience qui relie les existences successives. « Ce que l'on appelle connaissance, dans le bouddhisme, précisait-il, c'est l'élucidation de la nature du monde phénoménal, de la nature de l'esprit. »

Le Bouddha est la personnification même de l'Éveil, celui qui a dissipé le voile de l'ignorance. Son enseignement, recueilli par ses disciples sous forme de soûtras, comprend 103 volumes dans le canon tibétain ; car c'est bien de bouddhisme tibétain qu'il s'agit ici, de la voie la plus abrupte et la plus sophistiquée du bouddhisme, le Mahayana ou le Grand Véhicule.

Matthieu Ricard, sur les traces du Dalaï Lama, en fait une présentation simplifiée très accessible aux Occidentaux, dans laquelle l'accent est mis sur ce que j'appellerais le précepte évangélique : « Aimez-vous les uns les autres ». C'est d'ailleurs le seul aspect qu'il peut discuter sérieusement avec son père philosophe, irrémédiablement fermé à toute approche métaphysique et que semblent avoir beaucoup gêné les pratiques religieuses auxquelles il a assisté au Bhoutan (et auxquelles j'ai personnellement assisté au Ladakh en 1987).

Voilà donc une bonne présentation du bouddhisme où sont évoqués tour à tour les thèmes principaux tels le karma, ou la loi des actions et réactions concordantes, le cercle des existences, monde de souffrance et d'errance, le nirvana, qui est en tibétain « l'au-delà de la souffrance », la vacuité, qui est la nature même du monde phénoménal où nous vivons. « [R]ien n'existe par soi et en soi, tout apparaît par le jeu de l'interdépendance de causes et de conditions. »

La bouddhéité que chacun est appelé à réaliser est un « éveil » à la vraie nature des choses, une *actualisation* de l'état de bouddha que chacun porte en lui, état qui est masqué par l'ignorance et l'attachement, fruits du désir. Le bouddhisme nous propose de dissoudre ces obstacles, de dissiper l'illusion, pour atteindre à « la réalisation de la vacuité, de l'Éveil, de la non-dualité, qui ne peut être appréhendée que par l'expérience contemplative et non par la pensée analytique ».

La souffrance occupe une place centrale dans l'analyse bouddhiste : d'où provient-elle ? Quelles en sont les causes profondes ? Comment y remédier ? Voilà des préoccupations qui rejoignent aussi bien le philosophe que le moine et qui leur permettront de s'acheminer rapidement vers un dialogue plus centré sur l'altruisme que sur les causes métaphysiques énumérées par le bouddhisme et qui relient intrinsèquement la souffrance à la manifestation même de la vie, ce qui rend la libération par l'Éveil si importante.

Revel a beau jeu alors de souligner que les sociétés occidentales ont fait beaucoup pour diminuer la misère humaine et favoriser le bonheur des hommes ; mais son défilé des utopies sur la refonte et l'amélioration de la société ressemble à la liste de nos faillites sociales depuis le XVIII[e] siècle. Aujourd'hui, non seulement la souffrance et le malheur demeurent, mais on a perdu foi, on ne fait plus confiance aux systèmes qui promettaient d'y apporter remède. C'est ce qui incite le philosophe à laisser au moine le dernier mot, puisque, lui dit-il, « ton hypothèse est plus optimiste que la mienne ».

Il reste, cependant, qu'à vouloir présenter le bouddhisme tibétain sous un jour trop attrayant, on risque d'en escamoter la véritable nature, car il s'agit là de la branche du bouddhisme la plus complexe et la plus éloignée de notre mentalité moderne, avec sa discipline exigeante, son rituel complexe et son iconographie particulière dont les mandalas, peuplés de déités parfois terribles et sanguinaires, doivent amener l'esprit de l'adepte à réaliser la vacuité de tous les êtres.

Le danger étant que ce bouddhisme risque d'apparaître comme un autre élément de ce syncrétisme occidental où figurent déjà certaines formes aseptisées de l'hindouisme ou du zen, qui n'ont conservé que les aspects les plus séduisants de ces pratiques austères qui ne visent toutes, en fin de compte, qu'à l'affranchissement de l'ignorance et de l'illusion.

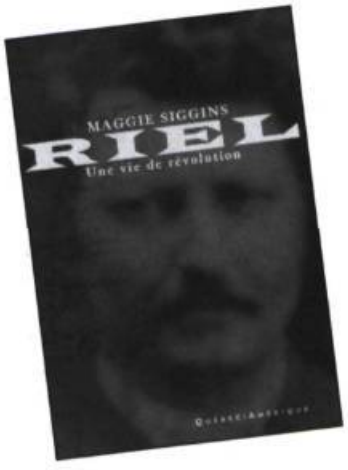
Jean-Claude Dussault

RIEL
UNE VIE DE RÉVOLUTION
Maggie Siggins
Trad. de l'anglais par Suzanne Bolduc
Québec / Amérique, Montréal, 468 p. ; 34,95 $

Cent ans après sa pendaison, Louis Riel fascine toujours. Était-il un politique porteur d'un projet plausible ? Était-il un autre de ces visionnaires plus nourris de mystique que de véritable dévouement à son peuple ? Pourquoi fut-il considéré comme fou et enfermé en conséquence ? Pourquoi ses avocats le décrivirent-ils, contre son gré, comme dément et irresponsable ? D'ailleurs, qui était-il, un Métis ou un Blanc ? Surtout, comment juger le comportement à son égard des « Canadiens » de l'époque ? Qui défendait la légitimité ? Qui parlait au nom du bon droit ?

Autant de questions que Maggie Siggins aborde avec doigté, compétence, franchise. Elle ne tranche pas toujours, mais toujours elle fournit de quoi se former une opinion. Très dure dans ses portraits des politiciens et des commerçants du temps, elle ne déifie pourtant pas Riel. Elle lui laisse, par exemple, l'entière responsabilité de ses négligences familiales ou amoureuses comme de ses indécisions militaires.

Contrairement à ces histoires qui ont compartimenté Riel et opposé dans le temps folie et



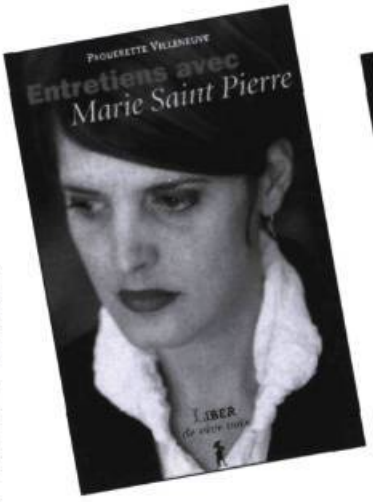
lucidité, Maggie Siggins, sagement, suit Riel. Tel qu'il est en tout temps : généreux et versatile, déterminé et partagé, harangueur fougueux et poète maladroit. Avec ***L'empire des Bois-Brûlés***, de Joseph Kinsey Howard, voilà probablement ce qui s'est écrit de mieux sur Riel.

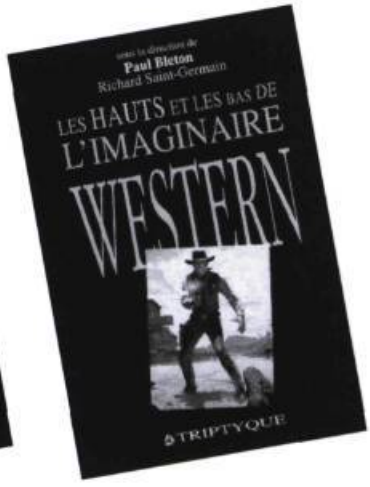
Laurent Laplante

L'ÉCRIVAIN FRANCOPHONE À LA CROISÉE DES LANGUES
ENTRETIENS
Lise Gauvin
Karthala, Paris, 1997, 182 p. ; 38,95 $

Quels rapports les écrivains maghrébins, antillais, belges, africains, acadiens et québécois entretiennent-ils avec le français mais aussi avec les autres langues de leurs pays respectifs ? Comment se situent-ils par rapport à la norme parisienne ? Se perçoivent-ils comme des représentants de ces littératures dites *émergentes*, *minoritaires* ou *périphériques* ? Quelles stratégies d'écriture emploient-ils pour rendre compte de la complexité de leurs réalités culturelles, surtout quand le français n'est pas leur langue maternelle ? Voilà les interrogations qui forment le noyau de cette série d'entretiens que Lise Gauvin a obtenus de onze auteurs de la francophonie entre 1991 et 1996.

Lise Gauvin, essayiste et nouvelliste, est professeur d'études françaises à l'Université de Montréal et responsable d'une chronique de lettres





francophones dans le quotidien ***Le Devoir***. Sa double fonction d'enseignante et de journaliste est ici habilement mise à profit, car l'on sent, à travers ses questions, non seulement une grande connaissance de l'œuvre de chacun des écrivains interviewés, mais aussi un intérêt authentique pour la problématique étudiée. Il ressort en outre des témoignages recueillis que l'écrivain francophone hors de France développe une *surconscience* linguistique. En d'autres termes, il est condamné à penser la langue, à la reconquérir sans cesse. Pour lui, la conciliation des langues et des contextes culturels passe par l'invention de son propre langage, ce pourquoi Jean-Pierre Verheggen se considère comme un « écrivain français d'expression belge », tandis que la guadeloupéenne Simone Schwarz-Bart veut que ce qu'elle écrit « soit totalement créole et totalement lisible ». En fait, c'est dans le métissage culturel et linguistique que l'écrivain à la croisée des langues trouve sa voie, qu'il exprime sa spécificité. Un métissage qui débouche sur de nouvelles tournures, sur une telle créativité langagière que Jean-Pierre Verheggen ne craint pas de s'exclamer : « Nous sommes les inventeurs de cette langue française à *venir*. »

Louise Villemaire

ENTRETIENS AVEC MARIE SAINT PIERRE

Paquerette Villeneuve
Liber, Montréal, 1997, 109 p. ; 18 $

Que faire avec une entrevue trop longue pour ***Elle Québec*** ou pour ***Clin d'œil*** ? Éditer un petit livre sans prétention, que les chroniqueurs littéraires considéreront comme un essai parce que, comme on dit à Statistique Canada, il sera n.c.a. (non classé ailleurs).

Ces entretiens retracent, dans une première partie, le cheminement qui a conduit la créatrice de mode au succès qu'on lui connaît. On y apprend que Marie Saint Pierre a changé de nom en début de carrière par souci esthétique, que son sens des responsabilités transparaissait déjà à la période dissipée de l'adolescence, qu'elle avait d'abord entrepris des études d'architecture parce que ça faisait plus digne pour une fille de médecin, que Riopelle était un ami de la famille… et ainsi de suite, selon le schéma habituel. Pourtant, à travers cette juxtaposition d'informations souvent banales, l'image d'anti-star que veut projeter Marie Saint Pierre finit par se dégager. Elle confie par exemple à son interlocutrice avoir refusé de se laisser happer par le *star-system* parisien de la mode, parce que son travail la captive bien plus que les mondanités et aussi parce qu'elle avait décidé d'être mère.

La deuxième partie des entretiens tente de caractériser les rapports entretenus par Marie Saint Pierre avec la création, de même que sa propre perception de la place qu'elle occupe dans le système de la mode et dans la trame culturelle contemporaine. Le pari est en bonne partie tenu, la créatrice faisant valoir des idées qui lui sont propres même si elles s'ajustent bien à la niche qu'elle occupe dans le secteur socio-économique de la mode. Ainsi, son désir de concevoir des vêtements qui défient le temps, faits pour être portés en toutes saisons et se prêtant à divers agencements, va à l'encontre du type de consommation associé à la grande diffusion. Marie Saint Pierre offre ainsi à une frange de consommateurs une voie qu'ils préféreront à l'autoroute. De même, son idée que la démocratie s'exprime à travers une consommation éclairée, même si l'auteure minimise certaines données sociologiques de base sur l'inégale répartition du pouvoir d'achat (et sur la construction sociale du goût), est en résonance avec un mouvement réel de résistance, au sein duquel se trouve probablement une part de clients potentiels.

En somme, cet opuscule est un peu plus qu'une réponse à la curiosité des aficionados de la mode. Un visage du succès y est proposé pour modèle, sans trop charrier d'illusion, dans une langue qui sied bien au propos.

Gérald Baril

LES HAUTS ET LES BAS DE L'IMAGINAIRE WESTERN DANS LA CULTURE MÉDIATIQUE

Sous la dir. de Paul Bleton et de Richard Saint-Germain
Triptyque, Montréal, 1997, 240 p. ; 25 $

Pourquoi l'Ouest canadien est-il parfois objet de dérision, alors que l'Ouest américain fascine autant ? Comment l'univers western s'est-il imposé d'une manière aussi universelle, par exemple au cinéma (et même dans les films de « spaghetti-western » italiens), dans la chanson québécoise, dans la bande dessinée belge, pour devenir une sorte de mythe, un icone des plus évocateurs de la civilisation américaine ?

Sans répondre complètement à ces questions, les auteurs de l'ouvrage consacré à la place du western dans la culture médiatique (dont la plupart avaient déjà participé au collectif ***Armes, larmes, charmes…***) étudient et scrutent cet imaginaire, qui a forgé une bonne partie de la culture américaine et qui réapparaît ailleurs, dans différentes formes artistiques et surtout paralittéraires. La plupart des articles réussissent à éviter la confusion entre l'imaginaire western et ce que pourrait être la réalité américaine actuelle, se concentrant sur des exercices comparatifs souvent réussis.

Mentionnons surtout les textes de Pierre Huard, qui montre l'importance dynamisante et parfois parodique de l'univers western dans la bande dessinée belge et française, et de Denis Poiré (dont le nom a curieusement été oublié dans la liste des auteurs), qui aborde les rapports réalité / fiction dans la télésérie ***Scoop***.

Les hauts et les bas de l'imaginaire western dans la culture médiatique fournira des pistes originales aux chercheurs en paralittérature, en études culturelles et en études nord-américaines.

Yves Laberge

UN PÈLERIN À VÉLO
RÉCIT HYBRIDE D'UN VOYAGE À SAINT-JACQUES-DE-COMPOSTELLE

Louis Valcke
Triptyque, Montréal, 1997, 192 p. ; 20 $

Louis Valcke enfourche son vélo à Sluys, un village à la frontière des Pays-Bas et de la Belgique, et s'engage dans un périple qui le mènera en Espagne, à Saint-Jacques-de-

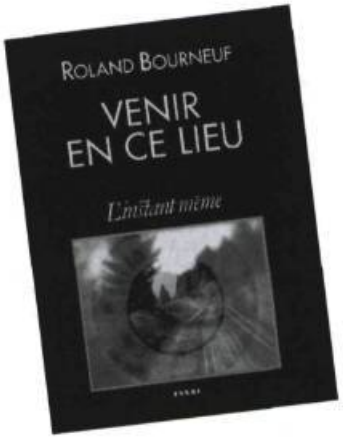
Compostelle, sur la trace des millions de pèlerins qui ont entrepris cette aventure depuis le Moyen Âge. Pendant ce voyage, qui a un but à la fois religieux, culturel et touristique, l'auteur fixe ses impressions au jour le jour à l'aide d'une enregistreuse. C'est à partir de ce matériel pris sur le vif qu'il écrira son récit de voyage.

La nature même de ce voyage lui confère une dominante religieuse. Ainsi, Valcke transporte le lecteur de cathédrales en couvents, sur les traces de saint Jacques. Mais, sur sa route, il fait plusieurs rencontres : pèlerins, hôteliers, villageois qui peuplent agréablement son récit. Le lecteur revit les joies et les déceptions du cycliste qui, le long de son parcours, doit confronter la tradition qu'il espérait retrouver et la vie moderne qui en a pris la place.

Louis Valcke nous livre un récit de voyage dans la plus pure tradition du genre. C'est dire que la description de l'aventure proprement dite se trouve entrecoupée de plusieurs éléments extérieurs. L'auteur rappelle quelques souvenirs de son enfance en Belgique et aux Pays-Bas. Il s'engage dans des digressions historiques, remontant jusqu'au XII[e] siècle, à l'aide du ***Guide du pèlerin*** d'Aimery Picaud, le premier ouvrage du genre. Enfin, il aborde certaines considérations religieuses, sa réflexion portant autant sur l'authenticité des reliques de saint Jacques que sur le pseudo-ésotérisme attribué à l'architecture des cathédrales.

La langue du récit est riche et le style agréable, son caractère légèrement vieillot ne faisant que parfaire l'impression de dépaysement.

François Couture



VENIR EN CE LIEU
Roland Bourneuf
L'instant même, Québec, 1997, 205 p. ; 24,95 $

Ce magnifique essai, débordant de sincérité, de sensibilité et d'érudition, repose avant tout sur le postulat suivant : l'espace nous habite, nous sollicite. Ce serait le réduire grossièrement que de ne considérer en lui que le décor. L'espace est véritablement *présence* de nous, car de lui à nous se créent des rythmes, des dialogues et, sans discontinuité, une (inter) action. Notre expérience de l'espace a fortement contribué à faire de nous ce que nous sommes, c'est-à-dire des êtres distincts, des êtres reliés ; elle nous a donné une forme et elle a inséré notre âme dans une réalité physique. C'est de sa participation personnelle à l'espace que nous parle Roland Bourneuf, avec un accent, lyrique, mystique ou rationnel selon les circonstances évoquées par sa narration.

Malgré le ton personnel, minimaliste à certains égards même s'il ne sacrifie rien à la rigueur, on ne se croit pas en présence d'une autobiographie. ***Venir en ce lieu*** nous propose une réflexion étayée par la rêverie et nourrie à la fois de contemplation et de souvenirs, en rapport avec certains lieux « privilégiés » qui, pour Roland Bourneuf, sont doués d'une irradiation particulière. Certains voyages sont bien réels : le narrateur décrit combien il est demeuré imprégné par son passage à Jérusalem ou à Delhi, son incursion sur l'Himalaya ou sur les routes de Compostelle. Chaque endroit visité, sanctuaire ou demeure d'écrivain, forêt ou bord de mer, est jugé à l'aune des traces qu'il a laissées dans la personne du visiteur. Mais l'espace où l'on vient, c'est aussi celui où l'on vit, et le narrateur n'hésite pas à consacrer aux paysages familiers de son enfance des pages regorgeant de tendresse. À côté des voyages réels se trouvent, tout aussi importants, voire beaucoup plus dans certains cas, les voyages imaginaires, en particulier les aventures décisives dans lesquelles le jeune garçon à la constitution fragile, depuis sa chambre convertie en vaisseau, se lançait, en compagnie des Melville, Giono, London et Verne. ***Venir en ce lieu*** témoigne aussi de l'expérience des objets, livres ou tableaux, qui ont établi des ponts entre le narrateur et l'espace extérieur, l'ont éveillé à une perception plus profonde de la vie psychique, et lui ont servi d'initiateurs à ce qui devait devenir son rapport esthétique au monde.

Ce rapport esthétique au monde, on le perçoit d'emblée si l'on s'attarde à l'illustration de Roberto Pellegrinuzzi que l'on trouve en couverture : enchâssé dans un œil, dont la rétine irisée évoque l'émerveillement, un sentier pavé d'arbres fuit vers un horizon qui se perd dans la figure vaguement esquissée d'un flanc de montagne ; l'espace qui nous habite est d'abord à regarder, à admirer, plutôt qu'à posséder ou à transformer. De même que Barrès, de retour de ses voyages, se lançait textuelle-

Lire un roman, c'est prendre un risque… d'être bouleversé à jamais. Niall Williams nous dit l'âme irlandaise, la magie d'aimer, l'enfance perdue et le miracle d'être vivant. En touchant l'universel, il nous parle de nous.

La Librairie Internationale Kléber de Strasbourg

Quatre lettres d'amour **ne craint pas de s'aventurer sur le terrain du merveilleux et du pouvoir de l'amour. Lisez-le et vous entendrez chanter les anges.**

Bel Mooney, *The Times*

Un pur exemple du réalisme magique. Un roman de l'Amour.

Paulo Coelho

Passion et vérité, hommes et femmes, sentiments et désespoirs – *Quatre lettres d'amour* est un bonheur.

Marianne Faithful

Tristan et Iseult **dans l'Irlande d'aujourd'hui. Un roman envoûtant qui redonne ses lettres de noblesse au mot romantisme.**

Fabrice Gaignault, *Elle*

Flammarion

ment à la poursuite des « secousses poétiques » qu'il avait éprouvées loin de chez lui, ou tout près de Camus qui, bercé des résonances de l'espace pierreux de son Algérie natale, consignait ses « Noces » avec cette terre qu'il aimait malgré ou à cause de sa dureté, ***Venir en ce lieu*** se présente comme une « topographie spirituelle » vibrante et marquante. Voilà un monument de sensibilité dédié à tous ces « moments-lieux » où la vie, exaltée, fait coïncider l'expérience individuelle avec celle, toutes frontières abolies, de l'être en soi, qui, du sommeil de la vie au songe de la mort, n'a de cesse de retrouver le dessin des traces que ses divers parcours ont laissées et de se mettre à l'écoute des « rêveries de la terre ».

Patrick Bergeron

LA PSYCHOPATHOLOGIE DE LA VIE QUOTIDIENNE
Sigmund Freud
Gallimard, Paris, 1997,
474 p. ; 44,50 $

La psychopathologie de la vie quotidienne est le quinzième volume des traductions nouvelles des ouvrages de Sigmund Freud entreprises par les éditions Gallimard dans les années 80. Ces traductions, plus précises que les précédentes, sont accompagnées de préfaces et d'index et sont souvent annotées. Publié pour la première fois en 1901 (première édition française en 1922), ***La psychopathologie***, qui est consacré à l'étude du lapsus, de l'acte manqué, de l'oubli (l'ouvrage s'ouvre sur le célèbre exemple de l'oubli du nom propre Signorelli), de méprises diverses, de la superstition et de l'erreur, connut sept « éditions augmentées » jusqu'en 1924, date de l'édition définitive. C'est dire l'intérêt que lui accordait Sigmund Freud, qui considérait ***La psychopathologie*** comme aussi important que ***L'interprétation des rêves***, deux ouvrages qui ne font pas partie des études et qui doivent être rangés sous l'étiquette de « psychanalyse appliquée ». Dans les deux cas, il s'agissait avant tout, pour Sigmund Freud, de montrer que la psychanalyse ne se limite pas à l'étude des névroses, mais qu'elle concerne tous et chacun, tant il est vrai que des mécanismes psychiques interviennent, de façon voilée, dans notre comportement le plus quotidien, le plus « normal ». Sigmund Freud procède par associations d'idées à partir du matériau manifeste (par rapport au matériau latent) afin d'éclairer la logique inconsciente dont procède l'oubli d'un mot ou une quelconque maladresse dans son rapport à l'élément refoulé. Tel lapsus, telle parole extravagante proposent, derrière l'absurdité apparente, une cohérence symptomatique du développement et de la permanence d'une structure psychique. ***La psychopathologie de la vie quotidienne*** est certainement l'un des ouvrages les plus accessibles de Freud.

François Ouellet

DES FORÊTS ET DES HOMMES, 1880-1982
Lynda Dionne et
Georges Pelletier
Les publications du Québec / Archives nationales du Québec, Québec, 1997,
194 p. ; 29,95 $

Au Québec, la forêt aura été le creuset d'un riche folklore de contes et de légendes qui peuplent notre inconscient collectif. Univers mythique du coureur des bois ou du bûcheron contraint à la rude vie des camps en hiver, la forêt aura été perçue tout à la fois comme lieu de liberté et lieu de confinement. Mais, si elle a nourri bien des légendes, la forêt

aura surtout nourri plusieurs générations d'hommes et de femmes dont la survie en dépendait littéralement. C'est cette « forêt nourricière » autour de laquelle s'est développée toute une société que s'attache à nous faire découvrir ***Des forêts et des hommes, 1880-1982***.

Livre d'évocation plus qu'étude savante, l'ouvrage reproduit près de 200 photos provenant du fonds des Archives du Québec et remarquablement commentées par Lynda Dionne et Georges Pelletier ; par la précision de leurs commentaires, ils nous ouvrent sans y paraître une mine de renseignements. ***Des forêts et des hommes, 1880-1982*** vient nous rappeler que le Québec d'aujourd'hui s'est en grande partie bâti au son de la hache et du godendard. Suivre du regard les étapes de cet itinéraire, de la souche à l'appentis du menuisier puis à l'usine, c'est retracer l'évolution de quelques générations.

Mais peut-être plus que l'évocation d'un lieu, d'un espace, ce qui fait le charme de ce livre et celui des autres titres de la collection « Aux limites de la mémoire », c'est l'émotion que suscite le rappel de ces vies de bûcherons, de colons, de draveurs, trappeurs et mesureurs, de tout ce peuple de la forêt dont l'histoire n'a retenu que quelques rares noms et que la photo nous restitue dans l'instant d'un geste ou d'un regard. Chacune de ces photos constitue donc une revanche sur l'oubli.

Avec ***Des forêts et des hommes, 1880-1982***, Les publications du Québec enrichissent d'un quatrième titre la très belle collection « Aux limites de la mémoire » qui tire son nom d'un premier album paru en 1995 et qui évoquait le Québec du début du siècle. En 1996, paraissait ***Entre campagne et ville*** évocation des années 40 et 50. L'automne dernier, à ***Des forêts et des hommes, 1880-1982,*** venait s'ajouter ***Les voies du passé , 1870-1965*** qui retrace en image l'histoire des moyens de transport au Québec.

Par la qualité du travail d'édition de la collection en général, de l'élégance de la typographie à la qualité du papier, en passant par une mise en page qui, en privilégiant la sobriété, laisse à la photo toute sa puissance d'évocation, Les publications du Québec ont fait ici de la bien *belle ouvrage.*

Yvon Poulin

EN FINIR AVEC SOI
LES VOIX DU SUICIDE
Marc Chabot
VLB, Montréal, 1997,
161 p. ; 16,95 $

Il faudrait être aveugle, ou pire, insensible à tout ce qui se passe autour de soi pour ne pas trouver préoccupante la question du suicide dans notre société. Et lorsqu'on se risque à aborder la question, ce n'est le plus souvent qu'emmuré dans nos hypothèses, bardé de statistiques, comme si les chiffres pouvaient atténuer notre désarroi, voire l'endiguer. Rien de tel ici. Marc Chabot n'a nullement la prétention de peser, soupeser et dépecer la question du suicide

sous tous ses angles. Il ne brosse pas le portrait du suicidaire. Il ne décortique pas les causes ni ne répertorie les solutions qui pourraient, sinon enrayer le phénomène, à tout le moins en réduire l'importance. Marc Chabot invite plutôt à se départir de ses préjugés et à regarder en face une réalité sociale qui prend de plus en plus d'ampleur. À troquer notre impuissance et notre propension malheureuse à taire l'inadmissible contre le désir de comprendre. Pourquoi tant de gens se suicident-ils ? C'est sous l'angle du questionnement philosophique qu'il souhaite aborder le sujet. Ce qui ne l'empêche pas de prendre position, d'opposer aux tenants du suicide volontaire autant qu'à ses détracteurs un point de vue plus nuancé. Marc Chabot se refuse à enfermer le débat sous l'angle de quelque approche que ce soit, mais rappelle à juste titre que chaque fois qu'un homme ou une femme, voire même un enfant, s'enlève la vie, c'est notre condition d'être humain qui est interpellée.

En finir avec soi ne remet pas tant en question le choix d'un individu que la tendance qu'aurait la société d'admettre qu'il puisse s'agir d'un choix, de classer le suicide au rang des actes raisonnables dans certaines circonstances. Raisonnable au sens où la décision repose sur une démarche rationnelle, où l'on peut invoquer des motifs pour expliquer, sinon justifier la décision. Soulignons que Marc Chabot exclut de son propos les cas cliniques qui n'ont pour alternative que des souffrances inutiles. Il ne remet pas en cause la liberté de recourir au suicide d'une personne qui se sait atteinte d'une maladie incurable, il récuse qu'on légitimise l'acte considéré comme une réponse admissible à toute autre situation, aussi absurde soit-elle. « On se trompe, écrit Marc Chabot, lorsqu'on évacue la question du suicide en essayant de faire croire qu'il s'agit d'un choix pour l'être humain. On se trompe. On ne choisit pas toujours le suicide, on est plus souvent obligé d'en arriver là. » La question du suicide interpelle tous les membres d'une société, l'humanité dans son intégrité.

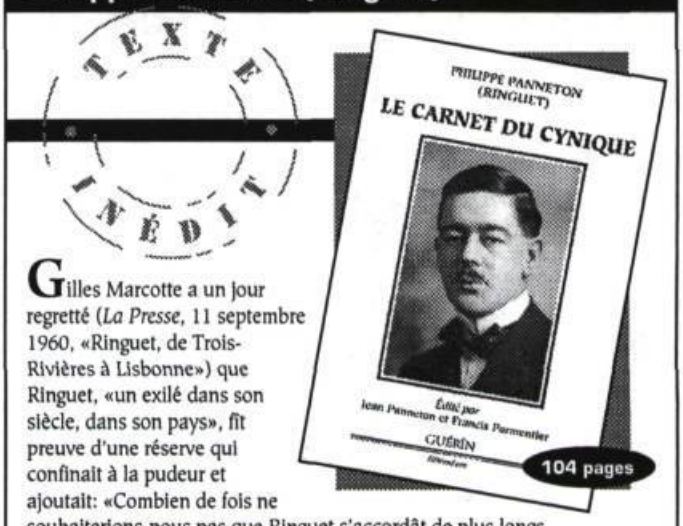
Si ***En finir avec soi*** soulève des questions d'une justesse et d'une pertinence appropriées au propos, les analyses esquissées en guise de contre-propositions, de contrepoids serais-je tenté de dire, aux tenants du suicide comme choix ultime, m'apparaissent articulées avec moins de rigueur que de générosité. Les nombreuses références à certains écrivains qui se sont suicidés (Hubert Aquin, Sylvia Plath, Cesare Pavese, pour ne nommer que ces trois-là) ne permettent pas vraiment de percer le mystère laissé par ceux et celles qui décident d'en finir. On peut bien sûr évoquer maintes raisons pour combler l'effroyable vide laissé par ceux qui décident de se taire à jamais : solitude, abandon, absence de reconnaissance, sentiment d'échec, vide existentiel, mais il s'agit le plus souvent des explications de ceux qui restent et qui s'efforcent de comprendre l'incompréhensible. À ce titre, le cas de l'écrivain hongrois Edward Stachura est des plus troublants. Le récit qu'il a fait de sa lente mais inévitable marche vers le suicide, ***Me résigner au monde***, donne à penser que le désir de vivre peut parfois fuir d'une personne comme tout autre désir. Chez certaines personnes, la vie s'en serait allée avant la mort clinique. Et, si l'art peut parfois servir de rempart contre l'absurde, s'il peut parfois donner sens à nos vies, l'art n'est pas pour autant garant de la vie. L'art nous accompagne, il ne se substitue pas à la vie.

On pourra ainsi partager ou non certains points de vue de l'auteur, mais l'important demeure l'intention première sur laquelle repose ce projet : amorcer un débat social qui permette de soulever les véritables questions. En ce sens, ce livre est bel et bien une intervention généreuse qu'il faut saluer.

Jean-Paul Beaumier

LE CARNET DU CYNIQUE

Philippe Panneton (Ringuet)



Gilles Marcotte a un jour regretté (*La Presse*, 11 septembre 1960, «Ringuet, de Trois-Rivières à Lisbonne») que Ringuet, «un exilé dans son siècle, dans son pays», fît preuve d'une réserve qui confinait à la pudeur et ajoutait: «Combien de fois ne souhaiterions-nous pas que Ringuet s'accordât de plus longs développements.»

Dans *Le Carnet du cynique*, que son auteur ne crut pas bon de publier (et pour cause!), Ringuet distille ses poisons, et les idées reçues (de son temps) en prennent pour leur grade.

Si l'entreprise de démystification peut paraître outrée, voire outrageante (à certaines, surtout...), c'est que l'époque et le milieu ne prêtaient guère à la nuance.

Cet homme «d'une culture immense» (Éthier-Blais) est l'un des grands sceptiques de la société québécoise et son ironie, parfois féroce, ainsi qu'une haine de la bêtise, toute flaubertienne, ne laissent guère indifférent.

Les éditeurs

Jean Panneton,
ancien professeur de littérature, a publié: *Ringuet, Trente Arpents*, édition critique en collaboration avec Roméo Arbour et Jean-Louis Major, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1991, 519 p.

Le choix de Jean Panneton dans l'œuvre de Ringuet, Charlesbourg, Les Presses Laurentiennes, 1986, 78 p.

Ringuet, Montréal, Fides, coll. «Écrivains canadiens d'aujourd'hui», 1970, 190 p.

Francis Parmentier,
ancien professeur de littérature, a publié: *Arthur Buies, Chroniques I et Chroniques II*, deux éditions critiques publiées respectivement en 1986 et 1991, dans la collection «Bibliothèque du Nouveau Monde», aux Presses de l'Université de Montréal.

Arthur Buies, Correspondance (1855-1901), Montréal, Guérin, 1993.

GUÉRIN
4501, rue Drolet
Montréal (Québec) H2T 2G2 Canada
Téléphone: (514) 842-3481
Télécopieur: (514) 842-4923
Adresse Internet: http://www.guerin-editeur.qc.ca
Courrier électronique: francdf@guerin-editeur.qc.ca